

toute une série de manuscrits inédits de Tourguéneff: une scène de la comédie *Vétcherinka* (Une soirée), des fragments des récits et poésies inédits, une correspondance avec le directeur de la presse, une correspondance inédite de Tourguéneff et sa mère à propos des relations d'Ivan avec Pauline Viardot, etc. Tout cela va paraître bientôt pour le cinquantième. Avis aux tourguénévistes.

E. SÉMÉNOFF.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Marcel Herwegh : *Au Banquet des Dieux*, Peyronnet.

En la gare d'Oos, près Baden, un express vient de s'arrêter d'où descend un vieillard en soutane. Il rejoint joyeusement une femme et son enfant, venus le saluer au passage, élève prestement dans ses bras le petit bonhomme accouru au-devant de lui et s'écrie : « Mais c'est le violoniste ! » Nous sommes en 1868; l'abbé est Franz Liszt, ceux qui l'attendaient sont Mmes Georges Herwegh et son fils Marcel, le futur auteur de **Au Banquet des Dieux**.

M. Marcel Herwegh n'eut qu'à ouvrir ses archives familiales pour nous associer à ce banquet, dont les convives furent Liszt, Wagner et leurs amis Georges et Emma Herwegh.

Le livre est présenté par le Dr Henri Colomb qui, dans un lumineux *Préambule*, note le fatal phénomène de la « convergence dans l'Espace des grands hommes d'un même temps » :

Ce domaine de contact pour les grands esprits est une patrie autonome avec son sol, ses us et son drapeau: patrie d'un minuscule peuple, mais de géants, et dotée d'une puissance d'autant plus exorbitante qu'elle cesse d'être contestée par cette grande populace même aux dépens de qui elle se taille...

De ce territoire réservé, les hommes de cette patrie sont libres, absolument libres, de fondre violemment sur le troupeau, de le razzier, le piller, l'offenser, le narguer en toute impunité...

Déjà l'on connaît le *Fait du Prince*; il faut compter avec le *Fait du Génie*...

De ce « fait », il semble bien que Wagner ait quelque peu

abusé, au point même de se rendre parfois insupportable à ses meilleurs amis. Hors du cercle intime et bienveillant, prompt — au nom du génie — à passer l'éponge sur les faits de l'homme, Wagner fut jugé quelquefois assez sévèrement. Rustow ne refuse-t-il pas un jour de prendre part à une excursion si Wagner est invité, car il le dépeint ainsi : « Un égoïste sans cœur qui se démène comme une femme hystérique, met à sac tous ses amis et les trompe, et, lorsqu'il ne réussit pas, parle d'eux avec ironie et mépris. »

Là se pose cependant la question de savoir si, sans ce caractère d'acier, sans son incontestable manque d'égards, Wagner eût finalement réussi à sortir victorieux de la misère et de l'obscurité, à atteindre là « où ses aspirations ont trouvé la paix », selon le terme schopenhauérien. Il est indéniable que nul autre n'a trouvé d'aussi grands et généreux amis. A côté de Liszt, Bulow, Tausig, se trouve aussi Herwegh. Comme journaliste et comme poète, il n'a jamais cessé de combattre pour Wagner et sa cause, sans jamais compter sur sa gratitude.

Quand on le mit en garde contre la médisance de Wagner, qui ne l'épargnait pas plus que d'autres, il haussa les épaules; l'indéniable génie du musicien le réconciliait avec ses défauts humains. De même, Mme Herwegh, malgré le peu de sympathie qu'elle éprouvait pour l'homme, avait pour coutume de dire: « Chez Wagner, tenons-nous-en à ce qui le distingue de millions d'autres et non pas à ce qu'il a de commun avec eux. »

L'impartialité des Herwegh est chose d'autant plus remarquable qu'elle ne fut pas altérée par ce qui, en Wagner et précisément chez l'homme, eût risqué de créer une complicité mentale entre Herwegh, « poète de la Liberté », et les idées, voire les actes politiques de Wagner. Bakounine réussit-il à mettre un fusil d'émeutier entre les mains de Wagner, lors de la « révolution universelle » de 1849? Ce qui reste exact est que Wagner descendit dans la rue.

Si l'on n'a pas oublié qu'en mars 1848, Herwegh fut, de préférence à Karl Marx qui s'en montra rageusement vexé, élu comme guide politique de la légendaire Légion démocratique internationale chargée de jeter en Allemagne le brandon propre à allumer l'insurrection, on comprendra qu'Herwegh eût pu s'attacher, et l'exil aidant, plus à Wagner

révolutionnaire, poète et écrivain de combat, esthéticien, philosophe, qu'à Wagner musicien. Notons, pour mémoire, que les écrits dus à la plume de Wagner sont nombreux : *L'Art et la Révolution, L'Artiste de l'avenir, L'œuvre d'art et l'avenir, Art et Climat, Le Judaïsme dans la musique, Opéra et Drame, L'Etat et la Religion, Communication à mes amis, Art allemand et politique allemande, De la direction musicale, Sur la destination de l'Opéra, Lettre à Frédéric Nietzsche, Moderne, Pouvons-nous espérer? Religion et Art, A quoi sert cette connaissance, Connais-toi toi-même, Introduction à l'ouvrage de Gobineau, Jugement sur l'état actuel du monde, Héroïsme et Christianisme, etc...*

Ce n'est pas sans un réel plaisir que je déballe ici la somme des activités de Wagner, qui, dans d'autres domaines, architecture et décoration, ont trouvé à s'exercer. Cette vaste culture générale n'est pas chez Wagner une manière de dilettantisme supérieur, car elle se réalisa en applications diverses. Cet état d'esprit est incompatible avec celui de spécialisation si sympathique aux dirigeants contemporains. Serait-ce par une qualité supérieure de l'Humour que se sont trouvés associés : *primaire* et *obligatoire*, dans le statut de notre Instruction Publique, ennemie des idées générales et du cumul... hormis, bien entendu, celui des sports ou de l'apté-à-toutisme des corps constitués?

Bien que les dieux de ce banquet se soient accommodés sans étonnement du multiple chez Wagner, il vint un temps où Herwegh rompit avec le musicien, après la guerre de 1870-71. Le prussianisme de la nouvelle Allemagne, auquel adhéra Wagner, navrait Herwegh.

Celui-ci, qui maudissait les victoires allemandes, s'associait avec sympathie au deuil de la France vaincue, déplorait l'annexion de l'Alsace, pressentait déjà tout le mal qu'allait faire l'Allemagne atteinte de mégalomanie, ne pouvait pardonner à Wagner de devenir l'un des thuriféraires du nouvel Empire. Que pouvait-il y avoir encore de commun entre l'auteur d'*Une Capitulation*, de la *Marche Impériale*, et le poète Herwegh s'écriant: « Loin de moi cette nouvelle Allemagne! Pour elle je suis mort. »

Tu es devenue, dans la gloire du carnage,
La première des nations :
Germanie, j'ai horreur de toi!

entre l'admirateur de Bismarck et celui qui combattait avec une telle ardeur, dans les colonnes de la *République française*, la politique du Chancelier de fer et qui disait à son fils: « Si tu assistes après ma mort à l'anéantissement de la Prusse, écris sur la pierre de mon tombeau: « Réjouis-toi, mon père, la Prusse n'est plus! »

Wagner fit cependant des avances: il annonça son mariage avec Mme Cosima de Bülow, et, n'ayant pas reçu de réponse, il écrivit une seconde lettre (13 septembre 1871).

Herwegh garda le silence. La divergence de sentiments était alors trop grande pour qu'il pût se rapprocher de son ancien ami. Les concerts organisés par Wagner à Berlin, et l'accueil que lui réserva la nouvelle « capitale », fournirent au poète une dernière occasion d'exprimer publiquement — d'une manière humoristique et combien clairvoyante! — ce qu'il pensait de l'Allemagne asservie, à *jamais*, à la domination prussienne, et de l'impérialisme de Wagner:

A Richard Wagner — 8 février 1873. (Traduction du Dr Georges Hervé.)

— Assoiffée, sèche, la Sprée a bu — Jusqu'à en perdre la raison; — Berlin, dévotieusement, t'a prêté — Ses grandes et petites oreilles. —

— Ton spectacle a trouvé faveur extrême — Auprès du gracieux Père du pays; — mais la construction de l'Empire — Ne lui laisse plus grand'chose en caisse pour ton théâtre. —

— Ah! si tu étais le dernier gueux de général, — C'est à la façon de Zeus que l'on t'eût récompensé; — Pour cette fois, que te fussent — Trois cents petits thalers prussiens. —

— Supporte héroïquement cette déconvenue — Et comprends bien, mon très cher, — Que la seule vraie musique de l'avenir — Est celle de l'orchestre Krupp. —

Herwegh fait allusion au cours de ce poème aux triomphes remportés par Wagner au concert, mais aussi aux vains efforts qu'il tenta pour obtenir, sous sa direction, une représentation *intégrale* du *Tannhäuser*. Même déception du musicien qui espérait se faire nommer directeur général de musique de l'Empire et avait, dans le but de faire sa cour, écrit à Bismarck: « J'attends impatiemment le jour bienheureux où il me sera permis de respirer le même air que Votre Altesse. » A quoi le chancelier répondit fort malicieusement: « Je ne crois pas que Sa Majesté l'Empereur ait l'intention de m'assigner un poste à Munich. »

Tout cela explique, — sans l'excuser, du reste, — le silence qu'à son tour Wagner garda au moment de la mort du poète. Deux ans après seulement, à l'occasion de l'envoi par Mme Her-

wegh du volume des *Nouvelles Poésies*, Mme Cosima Wagner écrivit le billet suivant: « Mon mari me charge de vous exprimer ses remerciements pour l'aimable envoi des poésies de votre mari, et aussi ses excuses d'avoir gardé le silence à la nouvelle de sa mort. Il n'aurait pas voulu vous dire peu de choses et il ne pouvait vous en dire beaucoup, et il est aujourd'hui encore dans les mêmes sentiments. C'est pourquoi lui et moi vous prions de vous contenter de ces quelques lignes et de recevoir nos meilleurs compliments. — Cosima Wagner, née Liszt, 2 février 1877. »

Cela explique également la façon dont Wagner, dans ses mémoires — revus et modifiés déjà, depuis 1871. — a parlé d'Herwegh et de Mme Herwegh, ce qui est en contradiction absolue avec la teneur de sa lettre du 13 septembre 1871.

Je reconnais, aujourd'hui, être en défaut d'objectivisme pour avoir fait belle part aux citations montrant l'homme, chez Wagner, sous un jour peu favorable; et je trahirais M. Marcel Herwegh si je n'ajoutais que son livre contient — et celles-ci nombreuses — de magnifiques pages à la gloire impérissable du musicien Wagner. Mais l'on comprendra que le trouble des événements actuels et la seconde *nouvelle Allemagne*, si semblable à celle cōtre qui le noble esprit de Georges Herwegh s'insurge, redonne une vigueur d'actualité aux souvenirs si précis de M. Marcel Herwegh.

Après ceux que nous livre aussi l'auteur sur Franz Liszt, et qui tiennent une place importante dans l'ouvrage, nous voyons défiler les figures de Minna Wagner, de Ferdinand Lassalle disant: « Ce que je déteste le plus au monde, ce sont les Juifs et les journalistes; et dire que je suis l'un et l'autre! »; de Michel Bakounine, de Karl Marx, et enfin de François et Eliza Wille, sur lesquels encore — par défaut d'objectivisme — je voudrais donner quelque lumière, à l'appui de ce que notre regretté Louis Dumur exposa dans son livre *Les Deux Suisses*.

François Wille, né à Hambourg, fut à Goettingue le compagnon d'études, de duels et de débauches de Bismarck. L'exclusion de l'Université, qui les frappa tous les deux en même temps, contribua à les rapprocher. A Iéna, où ils se rendirent, Wille continua à se distinguer par son humeur belliqueuse, qui lui valut de profondes balafres et cette strophe d'Henri Heine dans le *Wintermärchen* (XXIII, 14):

Il y avait là aussi ce Wille dont le visage
 Était un album où, à coups de rapière,
 Ses ennemis universitaires
 S'étaient inscrits bien lisiblement.

Ses études de droit terminées, il rentra à Hambourg, où il se consacra au journalisme, se mêla de littérature et participa bruyamment au mouvement de la Jeune-Allemagne.

En 1845, il épousa Mlle Eliza Sloman, fille d'un armateur d'origine juive (Salomon) — voir les papiers de famille, aux Archives de la ville. La sœur de Mme Eliza Wille épousa M. de Bissing et fut la mère du futur gouverneur et bourreau de la Belgique occupée, qui se trouve être ainsi le cousin germain du général Ulrich Wille, décédé depuis, et dont on ne saurait oublier le triste rôle qu'il joua pendant la guerre, dans « l'affaire des colonels ».

François Wille et sa femme vinrent à Zurich. Ils achetèrent près de Meilen, aux environs de Zurich, la maison de campagne de Mariafeld, qui appartenait à un ami de François Wille, Henri Simon, un des cinq membres, avec Carl Vogt, de la « Reichsregentschaft », où ce qui restait du Parlement de Frankfort, le « Parlement-croupion » de Stuttgart, s'était réfugié. Cette même année, François Wille acquit la bourgeoisie zurichoise.

A Zurich, François Wille fut un des plus ardents propagateurs de l'influence allemande; on le trouve mêlé à l'incident scandaleux de la Tonhalle (1871)...

Quant à Mme Wille, elle secondait l'œuvre de son époux en faisant de sa maison un centre littéraire et musical où se rencontraient toutes les illustrations allemandes et alémaniques en résidence ou de passage à Zurich: Gottfried, Keller, Arnold Böcklin, Gottfried Kinkel, Conrad-Ferdinand Meyer, Mommsen, etc. C'est par Mme Wille (cela lui valut plus tard chez Wagner le surnom de Brangäne) que Wagner entra en relations avec Mme Wesendonck.

L'on voit que, si les souvenirs de M. Marcel Herwegh sont précis, les archives de ce grand violoniste valent — du point de vue politique — celles d'un ambassadeur par hérédité.

A. FEBVRE-LONGERAY.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Trois œuvres représentatives. — Ed. Arlington Robinson: *Nicodemus*, Macmillan; Van Wyck Brooks: *The life of Emerson*, New-York, Dutton; Sherwood Anderson: *Beyond desire*, Liveright.